

**Zeitschrift:** Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

**Band:** 69 (1979)

**Artikel:** L'incendie d'Arbaz en 1924

**Autor:** Constantin, Gabriel

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1005312>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 04.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'incendie d'Arbaz en 1924

L'incendie de 1924 à Arbaz s'inscrit dans la liste des grands sinistres qui ont ravagé nos villages valaisans entre les années 1920/1940: Euseigne – Blitzingen – Arbaz – Torgon. Ces incendies catastrophiques anéantissaient des villages ou des hameaux entiers; ils étaient assez importants pour susciter la générosité publique sous forme de quêtes nationales en faveur des sinistrés. Dans le cadre villageois ou régional se manifestèrent vivement les vertus de charité et d'hospitalité en faveur des sans-abri.

En ces temps de vie très dure et de possibilités économiques restreintes, les communautés villageoises surent faire taire des rancœurs séculaires pour que les sinistrés ne manquent pas du nécessaire. Bénéficiaire de la générosité publique dans les années 1924/26, il me plaît de rendre ce témoignage et d'exprimer, rétrospectivement, des sentiments de reconnaissance à tous ceux qui, de près ou de loin, ont rendu moins dure l'épreuve à mes parents et à toutes les personnes qui se sont trouvées, d'une façon ou d'une autre, privées de tout ce qui leur était cher, la maison, les bâtiments annexes et tout leur contenu.

Les incendies valaisans frappèrent l'opinion publique suisse par leur répétition et leur ampleur. Ils ont aussi, parfois, terni à tort la réputation d'honnêtes gens, voire de certains villages. Je suis convaincu que la malveillance n'était pas en cause, tant la peur du feu était viscérale chez nos populations montagnardes. Pourquoi, alors, tant d'incendies ?

Il faut y voir:

- les risques accrus du fait d'installations électriques récentes et fort primitives, sources permanentes de courts-circuits.
- L'amélioration de l'habitat par l'aménagement de chambres supplémentaires, chauffées par des fourneaux à bois dépourvus de conduits à fumée sûrs.
- L'emploi de rares appareils ménagers, dont le fer à repasser électrique, bien plus dangereux que l'antique fer à charbon de bois s'éteignant tout seul!
- L'étonnante désuétude des moyens de lutte sur lesquels je reviendrai plus tard.
- Enfin, l'extrême proximité des bâtiments les uns par rapport aux autres et l'amoncellement de produits inflammables tels que fourrages, paille, bois, fascines.

Il devait être huit heures du matin, quand ma mère nous appela à Deylon, aux mayens, pour nous montrer une fumée qui lui fit pressentir le drame chez nous ou dans notre hameau. Aussitôt, elle partit en courant, me laissant le soin de garder le bétail et de surveiller mon jeune frère Georges, âgé de deux ans, en attendant qu'une tante alertée au passage vienne la remplacer.

Le temps était beau, calme. Le village était vide de tous ses habitants valides. Les familles étaient aux mayens. Au village, toute la population ou presque était aux vignes, pour les effeuilles. Il se trouva quand même quelqu'un pour sonner le tocsin que j'entendis au mayen, alors que maman était probablement, déjà, à mi-chemin. La flamme succéda très tôt à la fumée et tous les yeux de la population des mayens suivaient, horrifiés, la danse des flammes violentes et si hautes que le feu d'artifice des bois secs lancés au loin, hors du brasier, se voyait depuis les mayens. Hormis les habitants du quartier de Onna, personne ne pouvait se sentir à l'abri.

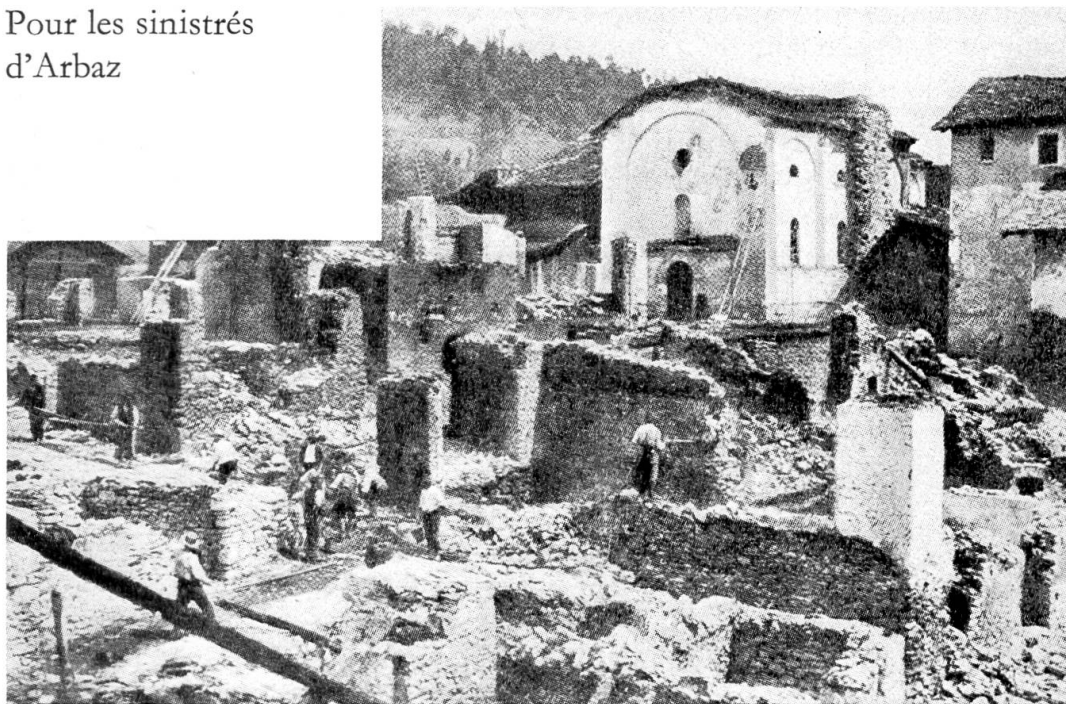
Ceux qui étaient sur place, le curé, le juge Francey et quelques autres, mesurèrent immédiatement l'ampleur du danger et commencèrent, là où c'était possible, à sauver les objets les plus précieux ou les plus indispensables, qu'ils apportèrent pêle-mêle dans les vergers voisins. Ils utilisèrent aussi le seul téléphone du village, chez Adrien Torrent, qui tenait épicerie dans l'actuel chalet Valrose, pour alerter les pompiers de Sion, d'Ayent, de Grimisuat et de Savièse.

Les pompiers d'Arbaz une fois regroupés, venant qui des champs, qui des vignes, et après que de l'eau eut pu être amenée sur place par les bisses d'arrosage, mirent en marche la grosse pompe. Cet engin, actionné par plusieurs hommes (4 à 8), rendit de grands services, mais que faire contre un foyer déclaré au centre d'un pâté de maisons enchevêtrées les unes aux autres, toutes en bois, avec les granges pleines de foin ? Deux autres pompes en bois, qui ont disparu hélas ! furent hissées sur les toits. Elles étaient ravitaillées en eau avec des seaux transportés à la chaîne depuis les fontaines publiques. Ces engins primitifs permirent néanmoins de refroidir les ardoises des toits les plus menacés par les projectiles enflammés jaillissant du brasier.

Les pompiers de Sion, parce que bien équipés, contribuèrent le plus à circonscrire le sinistre. Partis de Sion dès l'alarme, à pied et la pompe tirée par 4 chevaux, ils arrivèrent à Arbaz dans un délai utile. Leur pompe, probablement une pompe à moteur, fit merveille m'a-t-on dit. Les pompiers des villages voisins firent de leur mieux, mais les conditions d'engagement étaient les mêmes que pour ceux d'Arbaz : ils durent tout d'abord rassembler les hommes absents du village.

Le feu avait pris dans la maison Bonvin où vivaient, à l'époque, Paul et Anna, sa sœur, ainsi que leur mère. C'était immédiatement au-dessous de chez nous. Trop exposée dès le début, notre maison ne justifiait plus la lutte par les pompiers ; on sauva fort peu de choses : la table familiale, un

Pour les sinistrés  
d'Arbaz



meuble faisant office de bureau, un rouet et de la lingerie faite de cette solide toile tissée au village. De la cave, plus lente à se consumer, on retira quelques tonneaux, pleins ou vides, encore utilisés aujourd'hui.

A propos de vin, il faut aussi dire que les pompiers, assoiffés par la marche rapide pour rejoindre les lieux du sinistre, excités par le combat qu'ils menaient et rompus de fatigue, firent honneur aux vins qui circulaient dans les channes et que tout le village s'appliquait à remplir. Vins bien mérités et qui, m'a-t-on dit, coulèrent d'autant plus fort lorsque le rythme des balanciers put se modérer un peu. Quand je suis descendu au village, le lendemain ou le surlendemain, toutes les pompes étaient encore en alerte, continuant à arroser les décombres, particulièrement les tas de foin calcinés, incandescents encore et prêts à se ranimer au moindre vent. Le temps resta calme, fort heureusement.

#### *Après le désastre*

Le premier souci fut de trouver un toit provisoire. Heureusement, les familles se trouvaient aux mayens; femmes et enfants avaient, là-haut, des habits et des vivres pour quelques jours. Le séjour fut prolongé un peu après l'inalpe, pour les sinistrés. Chacun trouva une famille accueillante ou un toit provisoire. Chez nous, après un séjour de quelques jours dans la maison du grand-père, nous avons pris nos quartiers dans la maison toute neuve des frères Bonvin Jérôme, Victor, Justinien et Justin, où se trouve l'actuel café Bonvin.

#### *L'ancienne maison*

Ces souvenirs remontent à 1924. J'étais dans ma sixième année. Au printemps, suivant les règles de la transhumance, je quittais la maison, heu-

reux d'aller aux mayens, à Procatrouet d'abord, puis à Deylon, tout là-haut, le plus beau coin du monde selon ma vision enfantine. Deylon reste, même si je n'y vais qu'une ou deux fois par an, un endroit merveilleux. Le chalet, construit sur un promontoire, domine le mélèze séculaire toujours debout malgré les outrages des ans. Cet arbre était à la fois notre instrument de jeux et le lieu de prière devant la petite Vierge nichée dans l'écorce du géant; il est toujours là et a résisté à la foudre qui l'a un peu abîmé, il y a une dizaine d'années.

La maison, je me souviens bien d'elle, comme aussi de la grande tristesse que je ressentis à ne retrouver qu'un immense amas de débris calcinés et fumants.

Le hameau de Piadella était le centre du village, avec l'ancienne église, l'école et la maison de commune. L'église désaffectée et son beau clocher étaient notre terrain de jeux. J'ai un peu de remord d'avoir contribué à la saccager! Un de nos jeux consistait à récupérer le plomb des vitraux pour le fondre dans des récipients rudimentaires, puis le couler dans un moule de bois sculpté. Le minuscule cimetière séparait le Sondella du Piadella; nous étions à la limite, à la frontière, en première ligne pour certains jeux turbulents. Autour de l'église et de la maison d'école, les quelques placettes libres me paraissaient immenses, tant cela contrastait avec le quartier lui-même. Depuis la maison d'école et l'église jusqu'au raccard situé sur la place de la poste actuelle, il n'y avait qu'une suite de ruelles couvertes, un immense toit recouvrant tout le quartier, excepté le chemin principal conduisant au Sondella par la grange du Tsentorion et la belle maison Sermier.

La maison faisait face à l'entrée principale de l'ancienne église. Par une porte commune avec le juge Francey, une large rampe d'escaliers en pierre conduisait à l'entrée de l'appartement, au premier étage. On entrait, comme c'était la coutume dans ces anciennes maisons, dans la cuisine, local vaste et sombre où les repas étaient cuits ordinairement sur l'âtre. Chez nous, papa avait modernisé un peu les choses en y installant un fourneau-potager, une nouveauté en 1924, et l'eau à la cuisine. L'eau provenait d'une source privée; nous l'avions captée ensemble avec le juge Francey, notre voisin, et les frères Torrent. Alors, en règle générale, les gens allaient chercher l'eau avec des récipients à la fontaine publique; c'était souvent la tâche des enfants. Je crois me souvenir que trois autres familles seulement avaient l'eau à domicile, mais hors de la maison: c'était chez l'oncle Zacharie, chez le gros Pierre et chez Jérémie Constantin. Les autres adductions d'eau, faites en consortages, sont venues plus tard; quant à l'adduction d'eau potable communale, elle s'est faite après la guerre.

Dans la maison, il y avait, bien sûr, la chambre, à la fois chambre à coucher des parents et salle de séjour. Tout ce qui a été sauvé de l'incendie consistait en un bureau-dressoir en mélèze, fabriqué par mon père, et une très vieille table en noyer, hélas vendue à l'encan au début de la guerre. Je me



Vue du quartier d'Arbaz, avant l'incendie.



Vue du quartier sinistré après reconstruction

souviens des petites fenêtres et de la vaste galerie, ainsi que du plafond à la pièce maîtresse sculptée et portant inscriptions et dates. Je revois aussi le magnifique morbier, à gauche de la porte en entrant, et le grand fourneau de pierre ollaire, à la gueule si grande que des troncs entiers y passaient. Une chose qui ne manquait pas dans nos villages : la bonne chaleur du fourneau de pierre, installé seulement dans la « chambre » ; les cuisines et autres pièces étaient de véritables glacières, en hiver.

La chambrette, située au couchant de la chambre, était accessible seulement depuis celle-ci. C'était le refuge de tante Marie, décédée prématurément. J'ai peu de souvenirs de la chambrette et j'imagine que tante y trouvait un peu de tranquillité, car elle vivait avec nous et s'occupait des enfants, maman étant de préférence et par nécessité engagée dans les travaux de la campagne et les soins au bétail. J'aimais beaucoup cette tante, vive, affectueuse mais quelque peu ombrageuse, facile au rire comme à la colère, se sachant probablement condamnée par un asthme terrible. Je la revois pliée sur sa chaise pendant ses quintes de toux. Quand elle nous a quittés, nous l'avons tous pleurée ; mes souvenirs de l'âge de 6 ou 7 ans sont restés suffisamment nets pour que je lui garde une tendre affection.

Il y avait aussi la chambre neuve. On y accédait depuis la cuisine. Papa l'avait fait aménager dès son mariage. Je la revois toute neuve, sa fenêtre regardant vers le couchant. A vrai dire, je me souviens mal de cette pièce ; peut-être est-ce parce que les enfants devaient y respecter davantage l'ordre et n'y avaient pas accès librement !

Un endroit dont je me souviens bien, c'est l'atelier. Papa était habile de ses mains et aimait travailler le bois. L'atelier occupait un local au plafond très bas, sous la chambre. Il y avait un établi et quelques outils : scie, rabot, équerres, outils à tailler le bois ou à faire les échelas et les tavaillons. J'aimais ce lieu d'où sortaient les beaux rateaux en bois, les manches d'outils, les luges diverses, y compris celles des enfants. Pendant longtemps, et bien après l'incendie, j'imaginai mon avenir dans le travail du bois. Ce n'est probablement pas par hasard que j'avais choisi comme parrain de confirmation, Jérémie Bonvin, menuisier-charpentier.

La grange et l'écurie se tenaient sous le même toit, mais je n'arrive pas à me remémorer tous les détails de leur implantation géographique. Il me semble que les ballots de foin étaient roulés depuis la place de l'église ; quant à l'écurie, je la vois très basse, comme toutes celles du village, débouchant sur un passage couvert par où nous pouvions aller, de couloir en couloir, chez l'oncle Pierre Torrent ou à la poste.

### *Les assurances et les secours*

L'assurance-incendie était déjà généralisée et, à ma connaissance, la plupart des immeubles brûlés étaient assurés, mais la couverture était dérisoire. Chez nous, l'assurance était relativement bonne par rapport à certains voisins, et mes parents reçurent 9000 francs d'indemnité. Malgré

la relative modicité des coûts de construction d'alors, c'était bien peu pour reconstruire une maison d'habitation, une grange et une écurie, ainsi que pour reconstituer le mobilier et l'habillement. Je me souviens avoir entendu dire à mon père que l'assurance avait permis de reconstruire la grange et l'écurie.

Les considérations qui précèdent expliquent pourquoi tous les foyers ne furent pas reconstruits, ce qui n'aurait d'ailleurs pas été possible au même endroit. En effet, sur 9 familles sinistrées, 5 seulement reconstruisirent au Piadella.

Il est compréhensible que, dans de telles conditions de dénuement, on ait organisé une quête nationale de fonds et d'objets. Ce fut une des dernières quêtes du genre, car l'incendie d'Arbaz provoqua une mise à jour des polices d'assurances et l'adaptation des couvertures d'assurance à la valeur réelle.

La quête procura des fonds assez modestes, mais par contre meubles et habits affluèrent. La répartition aux intéressés se fit par l'autorité communale et, à ma connaissance, de manière équitable. Je me souviens surtout des habits reçus; ils provenaient des quatre coins de la Suisse et n'étaient guère conformes à la mode stricte de l'habillement dans les villages montagnards. Moi-même, fort sensible à la mode locale, je ne portais qu'à contre-cœur des vêtements à la mode de Zurich, fussent-ils de la meilleure qualité. Mon frère Marc n'était pas si compliqué et il ne rechignait point à porter des habits de citadin. Tous ces dons furent très appréciés, et c'est un sentiment de sincère gratitude qui m'anime lorsque je pense à ces ballots d'habits, aux meubles, aux ustensiles de cuisine et autres objets nécessaires dont nous étions, d'un coup, totalement démunis. J'entends encore le rire de ma mère, qui était de nature joviale, en découvrant dans son butin des ustensiles de cuisine ou autres, parfaitement inconnus et dont on se demandait à quoi ils pouvaient bien servir!

Passé le premier abattement, il fallut penser à reconstruire. Chez nous, il y eut un moment d'hésitation, car mes parents avaient, en même temps, à faire face à de gros soucis financiers. Pour des vins exportés en Allemagne en 1918, les négociants valaisans ne reçurent que du papier en paiement. Notre oncle Julien, négociant en vins, y perdit toute sa fortune. Les retombées sur la famille de mon grand-père et la nôtre furent terribles, compte-tenu des conditions économiques d'alors. Tout fut finalement reconstruit et bien.

Les problèmes furent sensiblement les mêmes pour chaque sinistré. Des personnes âgées se contentèrent d'un toit modeste, souvent chez des parents; d'autres s'établirent ailleurs. Cela permit de regrouper tant bien que mal ce puzzle de parcelles, de rues et de placettes. Affaire assez compliquée, mais somme toute menée à bien, sans trop de difficultés.

L'épopée de la reconstruction pouvait commencer, et c'en fut bien une, car la route carrossable reliant Arbaz à la plaine n'existait pas encore. Cinq maisons d'habitation, avec granges et écuries, furent construites entre 1924 et 1927.